



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 73 (1973), p. 155-176

Gérard Roquet

Espace et lexique du sacré : autour du nom du « ciel » en vieux nubien.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kažičnik, Bernard Lenthéric

ESPACE ET LEXIQUE DU SACRÉ : AUTOUR DU NOM DU « CIEL » EN VIEUX-NUBIEN ⁽¹⁾

Gérard ROQUET

I

COPTE ⲤⲀⲢⲀⲖⲀⲒ > VIEUX-NUBIEN ⲤⲀⲢⲤⲒ

§ 1. Je ne sache pas que l'on ait avancé une étymologie du mot attesté en nubien médiéval :

singulier : ⲤⲀⲢⲤⲒ

pluriel : ⲤⲀⲢⲤⲒ-ⲒⲐⲮ

Les deux *formes* du mot sont nettes, en dépit de la précieuse rareté de nos sources (voir plus loin § 7).

Le *sens* ne fait aucun doute : le mot en question désigne le « ciel » ou les « cieux », c'est-à-dire la voûte céleste mais aussi et surtout, dans ces documents de la Nubie chrétienne, ⲤⲀⲢⲤⲒ est un nom du « ciel » des chrétiens, « ciel » de l'homme biblique et, plus précisément encore, « ciel » des Evangiles, de Saint Paul et des Pères. La charge théologique et théologique du mot est évidente, qu'il soit mentionné dans une version des « Canons de Nicée » ou sur d'obscurs graffiti.

§ 2. Griffith ⁽²⁾ et Zyhlarz ⁽³⁾ ont vu dans ce terme un emprunt sans néanmoins proposer un étymon précis.

⁽¹⁾ Voir *BIFAO* 71 (1972), pp. 97-118. Abréviations, voir même article, p. 118; ajouter : *CDN* = F. Li. Griffith, *Christian Documents from Nubia*, London, 1928.

CD = W.E. Crum, *A Coptic Dictionary*, édition 1962, Oxford.

IF = M. Krause, *Inschriften aus Faras*, dans F. Altheim et R. Stiehl, *Christentum am Roten Meer*, Berlin - New-York, 1971,

pp. 487-508.

NTCP = F. Li. Griffith, *Nubian Texts of the Christian Period*, Berlin, 1913.

M = mahasi; K = kenuzi; D = dongolais. v.-c. = vieux-copte.

⁽²⁾ *NTCP*, p. 72 : « 2 h (Coptic) in two words ⲐⲐⲐⲐⲕⲀⲖ, ⲤⲀⲢⲤⲒ in the intelligible texts ».

⁽³⁾ *GNG*, p. 185 a; cf. aussi § 49.

w³j « être éloigné ». Horapollon superpose donc pour le nom égypto-copte du tonnerre, ΖΡΟΥΒΛΙ (le grec donne βροντή) une double étymologie :

1) exacte (pour nous) : ΖΡΟΥΒΛΙ : ἀέρος φωνήν : « voix de l'air »;

2) pseudo-savante : ΖΡΟΥ + ΟΥΓΙ / οὐαίε : φωνήν μακρόθεν : « voix de loin ».

La proximité articulatoire du κ et du ΟΥ copte (cf. *CD*, 27 *ab*), phénomène reconnu depuis longtemps, favorisait l'interprétation du second élément du syntagme ΖΡΟΥΒΛΙ par οὐαίε = ΟΥΓΙ⁽¹⁾, d'où « voix de loin » : cette double explication en elle-même nous incite à penser que pour Horapollon lui-même le choix demeurerait incertain, les questions d'étymologies précises n'étant pas le moins du monde l'objet de ses dissertations ...

Sauf une fois⁽²⁾, ΖΡΟΥ(Β)ΒΛΙ, ΘΑΡΑΒΛΙ est féminin, ce qui, à première vue, ne laisse de surprendre. Entre les états anciens de la langue égyptienne et le copte, les changements de genre sont assez fréquents pour avoir suscité récemment une excellente étude : je tiens pour très satisfaisante l'explication proposée par S. Morenz et développée par P. Nagel⁽³⁾ : le genre du mot grec (à traduire) a pesé

⁽¹⁾ Sur ΖΡΟΥΒΛΙ : ΘΑΡΑΒΛΙ, voir et comparer 1) C. Leemans, *Horapollonis Niloï Hieroglyphica*, Amsterdam, 1835, commentaire à I, XXIX, p. 238; 2) *CdE* XVII/35 (1943), p. 65, s. 29, dépend de 1; 3) Stricker, *De Overstroming van de Nijl*, Mededel. en Verhandelingen, n° 11, 1956, p. 33, n. 148; 4) *BIFAO* 62 (1964), p. 23 et n. 3; 5) Westendorf, *Kopt. Handwörterbuch*, fasc. 1, 1965, p. 21; 6) Nagel, *Die Einwirkung des Griechischen auf die Entstehung der koptischen Literatursprache*, dans Altheim et Stiehl, *Christentum am Roten Meer*, 1971, p. 339. La récente étude de E. Graefe, *Untersuchungen zur Wortfamilie bj³-*, ne fait pas mention de ΖΡΟΥΒΛΙ. Quant à l'étymologie *hrw-B'l* >> ΖΡΟΥΒΛΙ (cf. 3 : Stricker), elle se heurte à des difficultés phonétiques qui incitent à la refuser : le [l] en égyptien est stable en toutes positions

quel que soit l'entourage phonétique, quand il s'agit d'un [l] non alternant avec [r], donc d'un [l] authentique phonologique : or le copte prouve que le [l] d'un mot sémitique emprunté et bien assimilé par le néo- ou le bas-égyptien est : a) resté λ dans tous les dialectes, b) et n'est jamais caduc ou réduit à -l : exemples, ḥ³ḥ³ « cerf » : εἰοϣλ (+ var.); ḥ³ḥ³ « tour » : μεστωλ (+ var.); ḥ³ḥ³ « chameau » : γαμοϣλ (+ var.); enfin le dérivé d'Ancien Empire sur le nom de Gebal, *Kbn* : *kbn-t* « la giblité » a laissé en copte les variantes du nom de bateau εἰνοϣλλ, devenu masculin. Ce traitement du [l] sémitique en finale de mot (masculin et féminin) est cohérent en copte : donc *hrw-b'l* ne peut rendre compte phonétiquement de ΖΡΟΥΒΛΙ.

⁽²⁾ Cf. Nagel, *op. cit.*, p. 339, n. 44.

⁽³⁾ *Op. cit.*, pp. 327-355, surtout p. 339.




sur le mot copte; on assiste là à une sorte d'*emprunt de genre seul*. Le copte « littéraire » est langue de traducteurs; ainsi une partie importante de la documentation copte dépend-elle de la langue grecque (textes bibliques ou pseudépigraphes; *corpus* gnostique ...).

§ 3. Cette « voix du ciel » est une métaphore ancienne, qui, peut-être pour des raisons de tabou verbal, désigne un phénomène météorologique redouté ⁽¹⁾ comme un cataclysme qui perturbe l'ordre équilibrateur des éléments du cosmos sans cesse en conflit latent : nommer directement l'une de ces forces primordiales pouvait risquer de l'éveiller en l'appelant à être, puisque le *nom* créait la *chose*.

En Egypte, l'image est attestée dès les *Textes des Pyramides*; la métaphore est supportée par le verbe *mdw* dans tels passages qui évoquent le tonnerre déchaîné lors de l'« ascension » royale :



« le ciel parle, la terre tremble » ⁽²⁾.

Il est assez fréquemment question dans les textes égyptiens du  signe ou véhicule de l'orage ⁽³⁾; je me demande si l'expression ne désigne pas « le bruit, le fracas de celui qui roule » au ciel; à travers celui-ci, les eaux d'en-haut, selon une conception fort répandue et très primitive, sont censées se précipiter sur le sol et le frapper à coups redoublés (cf. le nom de la pluie en égyptien : proprement « celle qui bat », « (pluie) battante », , , *hwt*, cf. $\alpha\omega\theta\upsilon\mu\pi\epsilon$ ⁽⁴⁾). Dans cette hypothèse, il faudrait comprendre le *qrr*, puis *qrj*,

⁽¹⁾ Sur l'effroi qui va de pair avec les signes de l'orage, voir, par exemple, le texte du sarcophage de Khnoum-Nakht, M.A. Murray, *The Tomb of Two Brothers*, London, 1910, pl. 2, ligne horizontale 1.

⁽²⁾ PT 1120a PN = PT 1110a P = PT 549a T.

⁽³⁾ *WB* V, 58,8. Sur les composés à premier élément *hrw*- « voix », « bruit » de ..., *RT* 38 (1917), 196.

⁽⁴⁾ *WB* III, 49 et *CD*, 732a. Les coïncidences de motivation sémantique sont souvent remar-

quables en ce qu'elles manifestent à travers un contenu verbal un contenu de conscience analogue : le français comme l'égyptien auront observé la pluie et les nuages et les deux ont vu la pluie « battre » le sol ou les plantes qu'elle couche; les deux ont vu « rouler » les nuages gonflés comme des outres. La sémantique comparée sera un domaine de l'analyse du psychisme collectif stratifié dans les langues : chaque mot a été ou est un choix individuel, puis collectif et social devant les

comme un qualificatif descriptif du nuage chargé d'eau, bien sûr, mais en tant qu'il «se roule» ou «tourne»; et l'on rattacherait *qrr/qrj* à la racine *qr* ou **ql*, dont les dérivés attestés permettent de poser comme sens de base *tour* ou *tourner*; d'où pour *hrw-qrj*, «fracas, bruit ou voix de celui qui tourne sur soi» ou un sens approchant que seule la vocalisation du schème de *qrr/qrj* autoriserait à préciser. Cette racine **ql* demeure vivante dans ses dérivés coptes, tels **κλο* (A), *κολ* (B), «trou», «niche»; *κλλε* (S) et variantes «verrou», «articulation», mot lié à l'idée de *pivot dans une cavité*, ce qu'illustre parfaitement les déterminatifs divers de la série des mots $q^3r \cdot t = q^3n \cdot t = q^3s \cdot t = qr \cdot t$: — (PT) et $qr \cdot tj$: ⊙ , ⊞ , ⊟ , ⊠ , «les deux pivots»; *κλοολε* (SAA²), *κλλε* (F), *κλολ(λ)ε* (Bod. VI), féminin, «nuage» est peut-être à interpréter comme un ancien pluriel de *qrr* devenu singulier (**iqlálju* > **iqláli* > **akláli*, d'où *aklole* et *aklale*); cela étant, la finale -ε et le genre du mot grec usuel pour «nuage» *ἡ νεφέλη* ont orienté le mot copte vers le genre féminin, phénomène analogue à celui qui a affecté le genre de *σφοῦλαι* (cf. plus haut).

choses de l'univers et le milieu de l'homme. Tout n'a pas sombré de ces choix «sensoriels» les plus primes de l'homme, situé au centre des éléments informes qu'il devait nommer : la comparaison au niveau de la sémantique permet de déchirer le voile; un *nom* ne spécifie, de la chose à nommer, qu'une certaine modalité de la perception de cette chose, mais les convergences perceptives sont fréquentes entre les langues les plus diverses. — Conséquences de ces vues : pour un locuteur français «nuage» est immotivé, «pluie» de même; mais si je dis qu'un nuage «roule» ou que tombe une pluie «battante», je précise ma perception que je vise à communiquer et l'image est si juste qu'elle s'est imposée dans la langue au point de devenir patrimoine commun; on a re-motivé «nuage» et «pluie» qui étaient devenus des mots «opaques» sur le plan étymologique, à travers plusieurs millénaires d'usage et d'usure depuis leur état

«motivé» indo-européen. Or le nom de la «pluie» en ancien-égyptien est, si l'on en croit les graphies du type ⊙ ⊞ ⊟ ⊠ , consciemment relié au verbe «frapper» (à coups redoublés) : la pluie «bat», «frappe»; ce lien, probablement senti comme transparent pour les locuteurs d'Ancien et (peut-être) de Moyen Empire, est — selon toute probabilité — disparu à l'époque où un copte parlait de *σφοῦ μετε* (A) ou de *μοῦ νεῶου* (B). Pourtant l'historien de la langue reconnaît dans *σφοῦε* (SAA²), *σφοῦι* (BF) «être frappé» etc. l'état évolué de l'ancien verbe ⊙ , ⊞ *hwj* «frapper». Le nom de la *pluie* en copte est devenu immotivé, d'où les syntagmes redondants du type «eau de pluie» = «pluie» *μοῦ νεῶου* (B). De la même façon, le rapport de base à dérivé (ou de forme de fondation à forme fondée) qui unit *tonner* et *étonner* n'est plus senti en français parlé.

§ 4. Cette appellation du tonnerre « voix du ciel » ou mieux « bruit du ciel » se retrouve tout naturellement en de nombreuses langues.

A Ugarit, par exemple, la représentation de la « brèche » ou de la « fenêtre » dans le palais céleste de Ba'al ressort d'un texte comme celui-ci :

« Je vais charger Kothar, le maritime
Kothar le...
d'ouvrir une fenêtre dans la demeure,
un orifice à l'intérieur du palais,
et il ou[vri]ra une brèche dans les nuées
selon ton av[is], Kothar-Kasis. »

El Ba'al fait entendre sa voix sainte, désignation du tonnerre ⁽¹⁾. Il est par ailleurs bien connu que l'autre nom ugaritique de ce dieu « tonnante » est Hadad, dont on rapproche l'arabe *hadda* « briser » el *hāddu* « grondement », *hāddat* « tonnerre ».

En hébreu biblique, les théophanies qui secouent l'homme du frisson de terreur sacrée face au Tout-Autre sont scandées par les « voix d'Elohim » ⁽²⁾ ou, selon d'autres traditions, par la « voix de Iahvé » ⁽³⁾ : le Tonnerre révèle le Sacré :

« Les eaux t'ont vu, Elohim,
les eaux t'ont vu, elles ont tremblé,
même les abîmes se sont émus,
les nuées ont déversé leurs eaux,
les nuages ont donné de la voix,
même tes flèches tourbillonnaient,
Voix de ton tonnerre en son roulement :
Les éclairs illuminèrent le monde,
la terre s'émut, elle fut ébranlée » ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ A. Caquot et M. Szyner, *Les Religions du Proche-Orient*, Paris, 1970, trad. du poème de Ba'al et d'Anat II AB, col. VII, 15-29.

⁽²⁾ *Exode*, 9, 28; 19, 16; 20, 18; *1 Samuel*, 7, 10; 12, 17.

⁽³⁾ *2 Samuel*, 22, 14 et *Psaume*, 18, 14; *Psaume*, 29; *Job*, 37, 4; 40, 9; *Amos*, 1, 2;

Jérémie, 10, 13 = 51, 16; 25, 30; *Joël*, 2, 11 et 4, 16.

⁽⁴⁾ *Psaume*, 77, 17-19. — La caractérisation anthropomorphique des éléments déchainés est un procédé utilisé par toutes les littératures anciennes, mais les langues sémitiques « imagent » volontiers l'univers par référence

Ancien comme Nouveau Testament, le milieu biblique tout entier retentit de cette voix-là. Nous verrons ci-après l'incidence de la tradition biblique sur le sens spécifique du mot vieux-nubien ⲚⲀⲢⲙⲓ (§ 6).

Autre exemple et nous nous limiterons là : à Siwa, le parler berbère de la célèbre oasis désigne l'orage ou son approche en disant que « le tonnerre parle » *isawāl ʿarr'ād*⁽¹⁾.

§ 5. Les seules formes du bohaïrique ⲬⲀⲢⲀⲖⲀⲓ et du fayoumique ⲚⲀⲢⲀⲖⲈⲓ, ⲚⲀⲢⲀⲖⲀⲓ paraissent des étymons acceptables du vieux-nubien ⲚⲀⲢⲙⲓ. Mais cette étymologie ne va pas de soi.

1°. — La présence du graphème Ⲛ trahit un mot étranger au vieux-nubien. Le phonème qu'il représente n'appartient pas au système phonologique de cette langue. Comme Griffith l'a implicitement suggéré⁽²⁾, la recherche de l'étymon est donc orientée vers une langue où ce phonème existe.

2°. — Dans le tableau des 12 variantes dialectales du nom du « tonnerre » en copte (*supra* § 2), les formes suivantes ne peuvent phonétiquement être à la base de ⲚⲀⲢⲙⲓ, à cause de la présence de -ⲐⲮ-, dont aucune trace n'apparaît en v.-n. :

Aa ⲚⲢⲐⲮⲖⲀⲓ, Aa' ⲚⲢⲐⲮⲖⲖⲀⲓ, Aa'' ⲚⲢⲐⲮⲖⲖⲀⲖⲈⲓ, Aa''' ⲚⲢⲐⲮⲖⲈⲓ,
Bd ⲚⲢⲐⲮⲙⲢⲢⲈ,
Be ⲚⲢⲐⲮⲛⲢⲢⲈ et Cg ⲚⲢⲐⲮⲛⲖⲛⲛⲛ.

à l'homme. La poésie biblique ne craint pas les audaces les plus saisissantes :

Une averse d'eau a passé
l'abîme a fait entendre sa voix
le soleil a levé ses mains là-haut

(*Habacuc*, 3, 10).

Toutes les mémoires voient descendre les « mains » vivifiantes du Soleil de l'*Empyrée-d'Aton* (ⲉⲃⲏⲧⲓⲙ) : la même image vit dans la pierre amarnienne. Variation fortuite sur le même thème? Le poète biblique, venu bien

après, fait se retourner vers Iahvé, maître du ciel, les mains du soleil, qui cherche merci. Comparable jusque dans la formulation à l'hymne d'Akhenaton, le psaume 104 met en scène la « voix du tonnerre » et le poète de *Job* « le tonnerre de la puissance » divine : dans la Bible, tous les éléments sont domptés, sinon apprivoisés par Dieu.

⁽¹⁾ E. Laoust, *Siwa*. I. *Son parler*, Paris, 1932, p. 303, s.v. *tonner*.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 155 n. 2.

La variante bohaïrique Ab' $\chi\lambda\rho\alpha\beta\lambda\iota$ peut être négligée à cause du χ -. Restent donc à considérer : Ab $\theta\lambda\rho\alpha\beta\lambda\iota$, Ac $\varkappa\lambda\rho\alpha\beta\epsilon\iota$, Ac' $\varkappa\lambda\rho\alpha\beta\lambda\iota$, et peut-être Bf $\varkappa\rho\mu\mu\epsilon$. Pour ces 4 formes dialectales de même contenu, faut-il envisager la possibilité d'un croisement ou d'une contamination ⁽¹⁾ au niveau même de l'emprunt : le produit aurait donné $\varkappa\rho\mu\mu$? Hypothèse qui rendrait compte du [m] de $\varkappa\rho\mu\mu$, si nous n'avions une explication bien plus contraignante pour la présence de ce phonème dans le mot vieux-nubien (voir 3°, a, β).

3°. — Or entre le copte $\left\{ \begin{array}{l} \text{B. } \theta\lambda\rho\alpha\beta\lambda\iota \\ \text{F. } \varkappa\lambda\rho\alpha\beta\epsilon\iota, \varkappa\lambda\rho\alpha\beta\lambda\iota \\ \text{« voix du ciel »} \end{array} \right\}$ et le v.-n. $\left\{ \begin{array}{l} \varkappa\rho\mu\mu \\ \text{« ciel »} \end{array} \right\}$

se sont produits (a) une altération de l'expression, (b) une variation du contenu :

(a) — redistribution syllabique : le trissyllabique copte devient, par syncope du - λ - de la seconde syllabe, dissyllabique en v.-n.

⁽¹⁾ Phénomène fréquent trop souvent méconnu en lexicologie. Deux (au moins) lexèmes, proches par la forme et par le sens, se superposent dans la conscience du locuteur qui les réalise phonétiquement de façon aberrante en les mélangeant : le produit est un « monstre » pour l'étymologiste, mais le mot en question peut avoir la vie si dure qu'il finit par s'imposer comme seul lexème viable. Černý a signalé (*BIFAO* 52 [1952], 139) le mot hybride d^{smw} , ⲉⲗⲓⲙⲱ ⲉⲗⲓⲙⲱ ⲉⲗⲓⲙⲱ produit du croisement de d^{dw} , ⲉⲗⲓⲙⲱ ⲉⲗⲓⲙⲱ (pour le sens, cf. *RdE* 21 [1969] 147) et de d^{smw} , ⲉⲗⲓⲙⲱ ⲉⲗⲓⲙⲱ : l'hybridation même de ces deux derniers mots invite à poser des sens voisins pour l'un et l'autre. — L'hybridation est plus subtile qui affecte le nom du « flot » en sa'idique ⲙⲧⲟ < *mj* < *mtr* < ⲙⲧⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲧⲟ d'une part, et d'autre part

celui de la « profondeur » (de la mer) qui, en sa'idique, est ⲙⲧⲟ , ⲙⲧⲟ , mais aussi ⲙⲧⲟ (voir W. Westendorf, *o.c.*, fasc. 2, p. 103 et n. 6; voir aussi *CD*, 193 b, l. 13-14). A la base de S. ⲙⲧⲟ , ⲙⲧⲟ : B. ⲙⲧⲟ , on posera ⲙⲧⲟ ⲙⲧⲟ : *iMDá : Wa > *iMDá : > *iMDá : > *iMTá : > *iMTó : > ⲙⲧⲟ : = schème iXXá : Wa. A la base de S. ⲙⲧⲟ , on posera un schème de structure iXXáXXi ou il2á33i, soit, iMTáRRi, puis palatalisation du [r] tendu (ou long, si l'on préfère), d'où iMTáJJi (palatalisation provoquée par assimilation de consonne à voyelle [i]), puis, après chute de la voyelle finale, l'évolution du mot se poursuit de iMTá' à l'étape attestée en copte ⲙⲧⲟ (même schème, même évolution phonétique, même structure du mot en copte ⲙⲧⲟ < *htr* « cheval »).

— changements phonétiques :

α) — $\left\{ \begin{array}{l} \text{copte} \quad -\text{CI-} \\ \text{ou} \quad -\text{AI-} \end{array} \right\} > \left\{ \begin{array}{l} \text{v.-n.} \quad -\text{I-} \end{array} \right\}$. En vieux-nubien, *i* peut varier avec *ei* ⁽¹⁾. Ajoutons que l'attraction de la série des mots à finale *-i* a pu jouer; mentionnons quelques exemples :

ΑΓΟΠΠΙ - ΑΠΟΓΓΙ ----- « marin »;
 ΔΙΠΠΙ (M. *diffi*; K. *dib*) ----- « village », « cité »;
 ΔΟΥΚΑΣΙ ----- « liturgie ? »;
 ΔΟΥΛΙΣΤΙ ----- « ombre ? », « ténèbres ? »;
 ΚΙΠΠΙ ----- « peuple »;
 ΜΟΥΡΤΙ (M. *murti*) ----- « cheval »;
 ΟΥΕΙ ∞ δι (D.M. *winji*; K.D. *wissi* etc.) --- « étoile »;
 ΓΙΠΠΙ ----- « nation(s) »;
 Ἰ᾿ΛΛΙ (K.D. *tir*; Dj. Midob : *telli*) ----- « Seigneur, Dieu »;
 ἸΚΤΕΙ (M. *iskit*; K. *esked*; D. *ésked*) ---- « poussière, sol, terre »;
 ΠΑΡΚΙ (M. *farki*; M.K. *farig* « dépression ») - « vallée »;
 ΖΑΡΜΙ ----- « ciel ».

Le [*i*] de ΖΑΡΜΙ doit être bref; et le vieux-nubien, dans ce mot, comme dans tous ceux de la série sus-mentionnée, traite ce *-i* comme un morphème qui, selon les états du mot, s'efface ou se combine à d'autres morphèmes ⁽²⁾ : ce *-i* est réinterprété, après emprunt, en fonction du nubien; le même phénomène de *déglutination d'une finale* de mots grecs adaptés en vieux-nubien s'explique par la coïncidence (plus ou moins complète) de la finale des mots grecs avec un *morphème mobile en finale* de mot vieux-nubien ⁽³⁾ : ainsi,

μυστήριον donne v.-n. ΜΥΣΤΗΡ - par déglutination de *-ιον*;
 εὐαγγέλιον donne v.-n. ΕΥΑΓΓΕΛ- par déglutination de *-ιον*;
 θυμιατήριον donne v.-n. ΤΙΜΙΑΤΙΡ- par déglutination de *-ιον*;
 coïncidence de *-ιον* avec v.-n. *-ΕΙΟΝ* ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Griffith, *NTCP*, p. 72 et 73.

⁽³⁾ *Id.*, *o.c.*, § 54.

⁽²⁾ Zyhlarz, *GNG*, § 62.

⁽⁴⁾ *Id.*, *o.c.*, § 264.

β) — copte -β- > v.-n. -m-. Cette discrédance des deux labiales doit être expliquée : pourquoi pas -β- en v.-n. ?

Dans cette langue, le β, qui apparaît sporadiquement, ne représente *pas une consonne phonologique*⁽¹⁾. Dans un emprunt bien assimilé comme 𐤆𐤀𐤓𐤓𐤓 devenu un lexème usuel et fréquent (voir § 7), on n'attend pas un β. De plus, le groupe -𐤓𐤓- apparaît une fois en dehors de 𐤆𐤀𐤓𐤓𐤓 dans le syntagme 𐤀𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓⁽²⁾, alors que le groupe -𐤓𐤓- se rencontre dans 𐤀𐤓𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓, tous mots soit empruntés, soit inexpliqués⁽³⁾. Entre ces deux possibilités théoriques, -𐤓𐤓- ou -𐤓𐤓-, la langue, en refondant cet emprunt, a imposé la seconde solution avec 𐤆𐤀𐤓𐤓𐤓 : les règles phonotactiques de cette langue laissaient le choix, mais l'influence de 𐤆𐤓𐤓𐤓𐤓 sur l'emprunt n'est pas à exclure, comme nous l'avons signalé plus haut (§ 5. 2°).

(b) — Déplacement sémantique notable : « voix du ciel » > « ciel » (voir II).

(1) *NTCP*, p. 71 : « β once in 𐤀𐤓𐤓𐤓 for 𐤀𐤓𐤓𐤓 « for », otherwise only representing Gk. β in borrowed names ». Voir aussi *GNG*, p. 14, § 14 d. En fait le β n'apparaît, hormis son usage comme chiffre, que dans quelques emprunts, dans certains toponymes et dans l'onomastique :

a) emprunts : 𐤀𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓, 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓 (NTPC, p. 13; *IF*, 2, l. 1-2, p. 488).

b) toponymes : 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓 (NTCP, p. 131); 𐤓𐤓𐤓 (IF, 4, l. 13, p. 498).

c) onomastique : 𐤀𐤓𐤓𐤓 et 𐤀𐤓𐤓𐤓𐤓 (NTCP, p. 127; *CDN*, p. 7, l. 9); 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓 (NTCP, p. 127); 𐤓𐤓𐤓𐤓 (NTCP, p. 127, l. 10); on constate encore l'alternance β/𐤓

dans le nom du roi 𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓 (IF, 2, l. 2, p. 488)/𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓𐤓[𐤓].

Le nom du « péché » en v.-n. 𐤓𐤓𐤓 est un emprunt assuré au copte 𐤓𐤓𐤓; comme le v.-n. ne tolère pas en initiale le phonème [n], 𐤓 [𐤓] est régulier et attendu (*NTCP*, p. 72); or le v.-n. répond par [p] au β copte de 𐤓𐤓𐤓 : raison de plus pour conclure au caractère non phonologique du β graphique en vieux-nubien : étranger au système phonologique, ce phonème copte β est représenté par [m] dans 𐤆𐤀𐤓𐤓𐤓 et par [p] dans 𐤓𐤓𐤓.

(2) *NTCP*, p. 88; *GNG*, p. 172 a.

(3) *GNG*, §§ 53-56 et les index de *NTCP* et *GNG*, s.v.

II

LA QUESTION DU SENS DE ΣΑΡΜΙ

§ 6. La dépendance lexicale constatée ici entre la langue de la Nubie médiévale chrétienne et la langue copte renvoie à l'univers théologique et à la formulation lexicale du Nouveau Testament. Ciel de théophanie, le ciel du Nouveau Testament est proprement le « milieu divin » : Dieu se manifeste dans une *voix* qui vient *du ciel*. Ainsi *Jean*, 12, 28-29 :

version grecque : *πάτερ δόξατόν σου τὸ ὄνομα· ἦλθεν οὖν φωνή ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καὶ ἐδόξασα καὶ πάλιν δοξάσω. ὁ οὖν ἄγγελος ὁ ἐστὼς καὶ ἀκούσας ἔλεγεν βροντὴν γεγονέναι.*

version *Vulgate* : ... Venit ergo vox de caelo ... dicebat tonitruum esse factum.

versions coptes : sa'ïdique ΣΡΟΥΜΠΕ; ΣΡΜΠΕ; ΣΡΟΥΝΤΠΕ; ΣΡΟΥΝΚΗ; akhmimique ΣΡΟΥΜΠΕ; bohaïrique ΘΑΡΑΒΛΙ.

Autre exemple : *Apocalypse*, 6,1 : versions grecque : *ἤκουσα ἐνὸς ἐκ τῶν τεσσάρων ζώων λέγοντος ὡς φωνῆ.*

version *Vulgate* : *audivi unum de quattuor animalibus, dicens, tanquam vocem tonitruui.*

versions coptes : sa'ïdique et akhmimique : ΣΡΟΥΜΠΕ; bohaïrique : ΘΑΡΑΒΛΙ.

Dans la plupart des textes coptes où le nom du tonnerre est attesté (quelle que soit la variante dialectale), la source est biblique et le contexte théophanique (ainsi *Job*, 26, 14; *Psaume* 76, 18, cité plus haut § 4; *Apocalypse* 10, 4; *Jean* 12, 29; *I Samuel* 2, 10; *Psaume* 29, 3). Le Christ lui-même confèrera à certains de ses apôtres le surnom de « fils du tonnerre » : ΣΡΟΥΒΒΛΙ (*Marc* 3, 17)⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Cf. P. Nagel, *Die Einwirkung des Griechischen auf die Entstehung der koptischen Literatursprache*, dans F. Altheim et R.

Stiehl, *Christentum am Roten Meer*, I Bd, 1971, p. 339, n. 44.

§ 7. Ceci posé, il nous faut examiner en vieux-nubien les contextes du mot $\Sigma\Lambda\text{PMI}$.

1°. — $\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\Lambda}\text{ON}$: « en provenance) du ciel » ⁽¹⁾.

2°. — $\Sigma\text{KI}\bar{\Gamma}\text{EI}\bar{\Lambda}\text{ON}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\text{IK}\bar{\Lambda}$ (...) $\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\Lambda}\text{ON}\bar{\eta}\text{IK}\bar{\Lambda}$: « (il a désiré) ce qui est de la terre (...) (et il a haï) ce qui est du ciel » ⁽²⁾.

3°. — $\acute{\omicron}$ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ = $\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ ON $\bar{\Sigma}\text{K}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$: « (jusqu'à ce que passent) le ciel et la terre » (*Matthieu* 5, 18) ⁽³⁾.

4°. — Les textes suivants sont tirés d'un discours mis sur les lèvres du Christ à ses Apôtres avant qu'il ne « monte au ciel » :

$\Sigma[\Lambda\text{P}]\text{MI}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}\bar{\Sigma}$ $\text{KE}[\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}$ $\delta]$ $\text{O}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}$ ⁽⁴⁾.

5°. — Même syntagme : $\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\eta}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}\bar{\Sigma}$ $\text{KE}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}\delta\text{O}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}\bar{\Sigma}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ ⁽⁵⁾.

6°. — Même syntagme : $\Sigma\Lambda\text{PM}\text{O}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}\bar{\Sigma}$ $\text{KE}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}\delta\text{O}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ ⁽⁶⁾.

Exaltation eschatologique de la Croix, dans un décor de Jugement dernier.

7°. — Même syntagme : $\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ (...) $\text{KE}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}$ $\delta\text{O}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ ⁽⁷⁾.

Cette phraséologie — exemples 4, 5, 6, 7 — est héritée en droite ligne de la scène d'Ascension peinte par les *Synoptiques* et les *Actes des Apôtres* (*Marc* 16, 19; *Luc* 24, 50; *Actes* 1, 2; 9-12); c'est la formulation johannique qui évoque de la façon la plus nette la « montée » vers le Père : *ἀναβαίνω πρὸς τὸν πατέρα μου καὶ πατέρα ὑμῶν* (*Jean* 20, 17).

8°. — A ses Apôtres, le Christ révèle les mystères « du ciel et de la terre » :

$\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\eta}\bar{\Lambda}\text{ON}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ ON $\bar{\Sigma}\text{K}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}\bar{\omega}\bar{\Gamma}\text{O}\bar{\Gamma}\bar{\eta}\bar{\Lambda}$ ⁽⁸⁾.

9°. — Le colophon de l'*Hymne à la Croix* oppose ciel et terre en ces termes :

$\Sigma\Lambda\text{PM}\bar{\eta}\bar{\Lambda}\text{ON}$ $\text{ΠΑ}\bar{\Lambda}\bar{\Lambda}\bar{\iota}\text{COC}\bar{\eta}$ $\bar{\omega}\bar{\Lambda}\bar{\text{K}}\bar{\text{K}}\bar{\Lambda}$ $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\omega}$ $\bar{\Sigma}\text{K}[\bar{\Gamma}\bar{\eta}]$ $\bar{\Lambda}\bar{\omega}$

« du ciel la porte du paradis et ici sur terre » (...) ⁽⁹⁾.

On aura remarqué la fréquence toute biblique du couple ciel//terre, dont les deux termes ou s'opposent ou s'appellent pour désigner l'univers (voir exemples 2, 3, 8, 9 : $\bar{\Sigma}\text{KI}\bar{\Gamma}\text{EI}$ -// $\Sigma\Lambda\text{PMI}$ -).

⁽¹⁾ *NTCP*, p. 16 : K. XX, f° 11a, 6-7.

⁽²⁾ *NTCP*, p. 16 : K. XX, f° 11a, 11-12.

⁽³⁾ *NTCP*, p. 28 : L.: $\text{P}\bar{\Gamma}$: (= 103), 1.

⁽⁴⁾ *NTCP*, p. 42 : St. 2, 2.

⁽⁵⁾ *NTCP*, p. 43 : St. 3, 2.

⁽⁶⁾ *NTCP*, p. 44 : St. 14, 2-3.

⁽⁷⁾ *NTCP*, p. 44 : St. 14, 7-10.

⁽⁸⁾ *NTCP*, p. 43 : St. 3, 11-13.

⁽⁹⁾ *NTCP*, p. 47 : St. 36, 1-5.

10°. — Sur un portrait de Saint Pierre, dans le temple de Ramsès II à Wadi Es-Sebu¹, un graffito chrétien porte cette légende :

ΠΕΤΡΟΣΙ ΖΑΡΜΙ ΖΤῆ ΤΕΡΕΓΟΥΚΑ ΚΟ Ϟ ΔΡΑ
« Pierre qui a les clés des 7 cieux »⁽¹⁾.

11°. — Dans une grotte de Ĝebel Adda, creusée au temps d'Horemheb et convertie en église par les chrétiens de Nubie médiévale, le mot ΖΑΡΜΙῆ apparaît dans une inscription difficile⁽²⁾.

12°. — Une inscription de Faras récemment publiée offre une autre attestation du nom du ciel :

+ κῆ : ιῃ̄ : χ̄̄̄ : λββα : ΖΑΡΜΓΟΥΛΩΝ : ΕΥΛΛΗΗCON :
« Seigneur Jésus-Christ, Père des cieux, aie pitié »⁽³⁾.

L'inscription se poursuit en grec. Elle est datée par K. Michałowski de la fin du 10^e siècle.

On est en droit d'espérer d'autres mentions d'un mot aussi usuel dans les textes inédits en provenance de Faras, Qaṣr Ibrim et Ĝebel Adda actuellement à l'étude⁽⁴⁾.

§ 8. En dehors de ces textes chrétiens de Nubie, le mot, à ma connaissance, n'est plus attesté. Aucun mot ne va seul : il s'insère dans un ensemble socio-culturel donné ; il dépend de tout un réseau lexical. Nous venons de constater que ΖΑΡΜΙ est souvent couplé avec ḲΚΙΤῆΙ.

Or il est intéressant de souligner la permanence, dans les dialectes nubiens modernes, des représentants de ce dernier nom de « la terre » ou de « la poussière », voire du « sable » :

v.-n. ḲΚΙΤῆΙ ; mahassi : *iskid*
kenuzi : *ésked*
dongolawi : *ésked*⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ *NTCP*, p. 61 : Es-Sabu¹ : 4, 1.

⁽²⁾ *NTCP*, p. 65 : Gebel Adda : 10, 7.

⁽³⁾ *IF*, pp. 495-496.

⁽⁴⁾ Sur ces sources nouvelles dont la publication est vivement souhaitée, on se reportera au plus récent état de la question par

M. Krause, *Neue Quellen und Probleme zur Kirchengeschichte Nubiens*, dans F. Altheim et R. Stiehl, *Christentum am Roten Meer*, I, 1971, ch. 12, pp. 510-511 et 530-531.

⁽⁵⁾ *DNL*, s.v. *earth* et *ésked*.

Il est bien évident que ce mot autochtone, usuel, n'appartient pas comme tel à la représentation lexicale d'un univers religieux donné : il demeure.

Par contre, pour désigner le « ciel », les parlers nubiens modernes bien décrits ont eu, à une période antérieure, recours au mot arabe السماء. Pourquoi ce traitement différent frappe-t-il ce mot-là ?

Je présume que l'islamisation progressive de la Nubie ⁽¹⁾ a fini par imposer dans les parlers nubiens un nombre considérable de concepts arabes et surtout de concepts religieux privilégiés, sentis comme originaux ou incompatibles avec ce qui n'était pas eux.

Entre autres, retenons cet exemple : en nubien médiéval chrétien, les notions de *sacré* et de *sainteté* se trouvent contenues dans la base QDS ⁽²⁾. De nos jours, les parlers modernes utilisent des variantes de la racine QDS (arabe et pan-sémitique).

Un type de conception du *sacré* peut repousser l'autre quand historiquement s'opère sur une aire géographique donnée une mutation d'ordre religieux; cela se répercute dans le lexique qui touche au sacré, au religieux, voire à l'éthique. Sur le plan lexical, le « sacré » du chrétien de Nubie n'a pas résisté aux coups de boutoir de l'Islam. Le fanatisme aidant, et quelle religion n'en nourrit pas chez ses fœux, tels mots plus « chargés » que d'autres seront frappés d'ostracisme ou de tabou : rien n'endigüe ce processus.

De même ZAPMI devant *sema* tombe en désuétude car, face à l'Islam, c'est tout un complexe lexical spécifiquement chrétien qui s'est disloqué.

§ 9. Après ce panorama positif et négatif sur le mot ZAPMI , revenons au point qui fait encore difficulté : la question du déplacement sémantique copte « voix du ciel » > vieux-nubien « ciel ».

Ce phénomène est fréquent dans les emprunts.

1°. — Le nom de l'« arc-en-ciel » attesté en nubien M. *amros*, D. *amrôs* (variantes : *am^orôs* et *armôs*) ⁽³⁾ dépend du grec ὄμβρος « pluie », « averse »; l'arc-en-ciel est signe de pluie : le déplacement de sens s'est produit à l'intérieur du même champ sémantique.

⁽¹⁾ U. Monneret de Villard, *Storia della Nubia cristiana*, Roma, 1938, ch. VII et suiv. *passim*.

⁽²⁾ *NTCP*, pp. 123-124; *GNG*, p. 186 b.

⁽³⁾ Lepsius, *NG*, p. 431; Armbruster, *DNL*, p. 14 et *DNG*, § 2393.

2°. — Toujours en nubien, selon les dialectes, M. *fagōn*, *fagūn*⁽¹⁾, K. *bógon*⁽²⁾, D. *bágōn*⁽³⁾ désignent l'« été ». L'étymon le plus vraisemblable est le grec Παχών ou (?) la forme bohaïrique ΠΑΧΩΝ (influencée par le grec qu'elle transcrit) : ce ne peut être directement l'une ou l'autre des variantes dialectales coptes qui ont toutes le -c final étymologique (cf. l'arabe بشنس)⁽⁴⁾. Dans cet exemple, le nom d'un mois (le 9^e du calendrier égyptien) est appliqué, par extension de sens, à toute une saison, après emprunt.

Par métonymie, le tonnerre théophanique de la Bible et plus spécialement du Nouveau Testament est assimilé au lieu où réside le Dieu biblique, le ciel où est remonté le Jésus des Évangiles et d'où se manifestera le Christ de la Parousie, cette « voix du ciel » étant dans les textes le signe même de la puissance transcendante de Dieu.

§ 10. Force nous est ici de supposer que ce mot ζαρμι a été emprunté sous la pression d'une nécessité profonde, car il s'est lexicalisé, sa fréquence le montre. Nécessité — selon nous — d'ordre religieux : s'agissait-il de bannir un nom usuel du ciel « païen » ? S'agissait-il de combler un vide lexical ? La langue avait-elle un lexème spécifique pour « ciel » ? Cela demeure en suspens.

Or le vieux-nubien eut recours au copte pour nommer ce « ciel » de sa nouvelle foi.

§ 11. Pour pénétrer plus avant le sens de cet emprunt, on peut le réinsérer dans l'ensemble lexical du *vocabulaire théologique* attesté en vieux-nubien. On constate dès lors que, pour ce domaine précis, les aires de provenance des « allolexes » (mots étrangers assimilés ou non ; usuels ou occasionnels) sont les langues de la littérature chrétienne dans la mouvance desquelles la Nubie a vécu : le grec et le copte.

⁽¹⁾ Lepsius, *NG*, p. 435.

⁽²⁾ Murray, *ENCD*, p. 18.

⁽³⁾ Armbruster, *DNL*, p. 27 et *DNG*, § 2389 : signalons ici l'erreur qui s'est glissée s.v. *bágōn* (*DNL*, p. 27) : lire بشنس et

non بُوونَة .

⁽⁴⁾ Cf. W. Westendorf, *Koptisches Handwörterbuch*, fasc. 2, p. 156, s.v. ΠΑΧΩΝC et la note 1 qui mentionne *bágon* (Vycichl, *BiOr* 21, 307).

<i>Grec judéo-chrétien</i>	<i>Copte</i>	<i>Vieux-nubien :</i>	<i>fréquence relative.</i>	<i>Parlers modernes de Nubie</i>
ἄγγελος		ΛΙΓΓΕΛΟΣ(ΙΛ)	3	
ἀπόστολος		ΛΠΟΣΤΟΛΟΣ(ΙΛ)	3	
παρθένος		ΠΑΡΘΕΝΟΣ(ΙΛ)	5	
διάβολος		ΔΙΑΒΟΛΟΣ(ΙΛ)	1	
σατανᾶς (< hébreu)		ΣΑΤΑΝΑΣ(ΙΛ)	1	
πάππας		ΠΑΠΑΣΙ	3	
μάρτυρος		ΜΑΡΤΥΡΟΣ(ΙΛ)	2	
ἀρχιερέως		ΑΡΧΗΙΕΡΕΪΟΣ(ΙΛ)	3	
ἱερέως		ΙΕΡΕΟΣ(ΙΛ) – ΙΕΟΣ		9
ἅγιος		ΑΓΙΟΣ(ΙΛ)	1	
λαϊκός		ΛΛΙΚΟΚΚΙ	1	
κόσμος		ΚΟΣΜΟΣ(ΙΛ)		19
παράδεισος		ΠΑΡΑΔΕΙΣΟΣ(ΙΛ)	3	
	ϷΑΡΑΒΛΙ (ou var.)	ΣΑΡΜΙ		12
	ΕΜΝΤΕ (A.A ²)	ΕΜΕΝΤΕ	1	
χριστιανός		ΧΡΙΣΤΙΑΝΟΣ		n
Ἕλληνα		ΕΛΛΗΝ		n
εὐαγγέλιον		ΕΥΑΓΓΕΛ	2	
ἀποστολιόν		ΑΠΟΣΤΟΛΟΓ(Ν)	4	
ἰῶτα		ἸΩΤΤΑ	1	
κανών		ΚΑΝΟΝ	1	
μυστήριον		ΜΥΣΤΗΡ	4	
πιστεύω		ΠῚΤΕΥ-		6
	ΝΑΒΕ (S ¹ .A.A ²)	ΕΛΠΕ		12
	ΕΡΦΕΙ (B.)	ΑΡΦΑ[Ε]	1	
	Τ+ΣΕΝΕΤΕ (S.)	ΤΟΣΟΝΔΕ	1	
ἄρτος		ΑΡΤΟΣ(ΙΛ)	2	
	ΗΠΡ	ΟΡΠΑ		3
μάννα (< hébreu)		ΜΑΝΝΑ	1	
τραπέζα		ΤΡΑΠΙΣ		3
θυμιατήριον		ΤΙΜΙΑΤῚ	1	
λυχνίδιον		ΛΙΧΧΙΝΔΙΝ	1	
				nābē (M.K.D.)

Grec judéo-chrétien	Copte	Vieux-nubien:	fréquence relative.	Parlers modernes de Nubie
εἰκών		ΕΙΓΟΝ	1	
θρόνος		ΘΡΟΝΟΣ(ΙΛ)	2	
σταυρός		ΣΤΑΥΡΟΣ(ΙΛ)	n	
(ἐκκλησία)		Κῶσε	22	kisse (M.)
κυριακή		ΚΥΡΙΑΚΕ	3	kiragē (M.); kirāgε (D.)
τρισάγιον		ΤΡΙΣΑΓΙΟΝ	1	
	ϠΑΗΛ	СИΛΕΛ	2	
	ΟΥΛΩΤΕ	ΟΥΛΩΤΩ	1	
ψάλλω		ΨΑΛΛ-	1	
ἀλληλούϊα (< hébreu)		ΑΛΛΗΛΟΥΙΑ		
		ΑΛΛΙΛΟΥΙΑ	2	
αμήν		ΑΜΗΝ	8	

Voici donc, regroupés un peu arbitrairement, des «allexes» qui désignent (a) des protagonistes importants du drame chrétien, (b) le théâtre terrestre et céleste de ce drame, (c) le credo du chrétien en ce monde, et (d) la liturgie qui est centrée sur l'Eucharistie⁽¹⁾. De tous ces mots, deux seulement se sont lexicalisés et restent usuels dans les dialectes modernes vivants : *kiragē* (M.D.) « jour du Seigneur » (cf. « dimanche » < *dies dominicus*) et *nābē* (M.K.D.) « péché », déjà assez fréquent dans les textes en vieux-nubien. *Kisse* « (ruine d'une) église » est un fossile fixé dans la toponymie : ce lexème n'est ni usuel ni vivant; c'est le souvenir d'un âge révolu, un peu comme, dans la toponymie de la France d'oc et d'oïl, les bases *Castel-* (Castelnau, Castelsarrasin ...) et *Château-* (-neuf, -Gaillard, -giron ...), ou, remontant à la strate toponymique gauloise, la base *-dun* (< *dunu[m]*) dans Dun-le-Palestel, Issoudun, Châteaudun ...

(1) Pour l'ensemble et le détail de ces mots, voir l'Index I de *NTCP*, pp. 86-126, s.v.; voir *ibid.* pp. 68-70 et *GNG*, pp. 171-187. — Sur κῶσε < ἐκκλησία? Griffith lui-même laisse planer un doute (*NTCP*, pp. 70-71); voir Murray, *ENCD*, p. 100, s.v. *kissē*. Sur *kiragē* et variantes dialectales, Murray, *ENCD*,

p. 99; sur *nābe* et variantes, Murray, *ENCD*, p. 127. — Dans le calcul de fréquence des mots précités, nous avons dépouillé *NTCP*, *CDN*, *IF* et l'article de Zyhlarz, publié dans *Studies ... Griffith*, pp. 187-195, *Neue Sprachdenkmäler des Altnubischen*.

Dans la liste qui précède, les mots de fréquence relative notable, exceptionnellement, demeurent dans un ou plusieurs des parlers modernes ou sont supplantés par des lexèmes d'origine arabe, tels :

- ΙΕΡΕΟΣ « prêtre » mais en mahassi : *kāhin* ou *gasīs* ⁽¹⁾;
 ΚΟΣΜΟΣ « le monde » remplacé par *dunya*;
 ΣΑΡΜΙ « ciel » remplacé par *sema* (ou variantes).

ΣΑΡΜΙ n'est donc pas une *transcription occasionnelle* calquée sur la langue donneuse (grec/copte), type ΑΡΤΟΣ ou ΕΜΕΝΤΕ; ce n'est pas non plus une *transcription* sans refonte de *grande fréquence* relative du type ΚΟΣΜΟΣ, ΣΤΑΥΡΟΣ : c'est un *emprunt refondu* tant sur le plan de la phonétique que sur le plan de la sémantique, d'où cette étude : le seul phonème ζ indiquait un emprunt.

III

VALEUR DE L'EMPRUNT.

§ 12. Le déplacement sémantique que nous saisissons dans le passage même de ΣΑΡΑΒΑΙ à ΣΑΡΜΙ nous est ici l'occasion de rappeler la généralité de ce phénomène linguistique dont les causes et les modalités sont encore assez peu explorées pour elles-mêmes ⁽²⁾. S'agit-il d'un vocabulaire qui touche mythes, théologies, religions, *les changements de contenu* dans les mots hérités d'une période de communauté linguistique et dans les emprunts sont parfois aussi complexes qu'imprévisibles.

1°. — Ainsi, héritage de la symbiose indo-iranienne, « le mot qui veut dire « Dieu » en sanskrit (*deva*) en vient à signifier « démon » en avestique, cependant qu'à l'inverse le terme iranien pour Dieu (*ahura*) est celui qui en sanskrit désigne un démon! » ⁽³⁾.

(1) Lepsius, *NG*, pp. 338 et 309.

(2) Sur cette question, on consulte toujours avec profit l'ouvrage ancien de E.H. Sturtevant, *Linguistic Change. An Introduction to the Historical Study of Language*, with a new introduction by Eric P. Hamp, Chicago, 1917 et 1968 : la bibliographie citée par Hamp est précieuse. Une synthèse plus récente sur

les différents types de changements sémantiques en général est présentée dans l'ouvrage de S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, Bibliotheca romanica, vol. IX, Berne, 1952, 4^e édition 1969, voir l'index p. 341.

(3) *Le Veda*, textes réunis et présentés par J. Varenne, dans la collection *Le Trésor Spirituel de l'Humanité*, éd. Planète, Paris, 1967, p. 25.

2°. — Combien de siècles d'élucubrations théologiques et de visions mystiques séparent les « (serpents) brûlants » des déserts que la peur populaire a magnifiés comme des êtres de légende, les *serāphīm* de la Bible ⁽¹⁾ et le Séraphin crucifié contemplé par le Poverello en extase? Toute l'évolution du mot est supportée par un texte-clé : la vision d'Isaïe ⁽²⁾. Le reste sera affaire de théologiens, de Saint Paul à la Scolastique; et l'Eglise exaltera en Saint Bonaventure son *Doctor seraphicus*, une des gloires de l'Ordre *seraphique* (Franciscains). Si l'on en croit les hagiographes, un élu qui va s'éteindre en « odeur de sainteté » est parfois visité — grâce suprême — par un « sourire séraphique » ...

3°. — Ne quittons pas d'aussi subtils compagnons : qu'est-ce qu'un « ange » au point de vue de la philologie? Le mot *ange* avec toutes ses acceptions primes ou dérivées renvoie au latin ecclésiastique *angelus* (Vulgate), lui-même calque formel et sémantique du grec *ἄγγελος*; ce dernier est un mot grec ancien, usuel et sans contenu religieux : il désigne la fonction de « messenger »; le sens que nous connaissons à *ange* provient de la traduction des LXX (Septante) où *ἄγγελος* rend l'hébreu biblique *mal'āk*, מַלְאָכַי, dont le sens premier a été « envoyé », « messenger », puis « messenger de Iahvé »; enfin, avec le développement ultérieur du prophétisme, de l'angéologie et de l'apocalyptique juives, le mot a fini par désigner ces êtres intermédiaires, ces médiateurs dont la définition théologique a tant intrigué Saint Thomas d'Aquin, *Docteur angelicus!*

4°. — Les interactions et le profil historiques de l'ensemble *Has-Satan* (שָׂטָן) « l'Accusateur » / *σατανᾶς* / Satan / satanique d'une part *διάβολος* « calomnieux » (traduisant *Has-Satan*) / diable / diabolique / Iblis etc... d'autre part sont aussi complexes : quelques passages bibliques sont à la source de la diffusion de ces mots dans la plupart des langues de la Chrétienté d'Orient et d'Occident ⁽³⁾. Comme *ἄγγελος*, *διάβολος* est un mot grec investi par la traduction des LXX d'un contenu nouveau, d'origine biblique : c'est un *emprunt de sens*.

⁽¹⁾ *Nombres*, 21, 6-10; *Deutéronome*, 8, 15; *Isaïe*, 14, 29; 30, 6. Sur *sfr*, *srrf*, *sfr* en Egypte, *BIFAO* 62 (1964), pp. 15-18.

⁽²⁾ *Isaïe*, 6, 2,6.

⁽³⁾ *Job*, 1, 6 et suiv.; *Zacharie*, 3, 1-2; *1 Chroniques*, 21, 1; *Jean*, 8, 44; *2 Thessaloniens*, 2, 9; *Apocalypse*, 12, 7 et suiv.

5°. — Même phénomène pour *Lucifer* : cette désignation du « Prince des ténèbres » est une antiphrase incompréhensible, si l'on ignore qu'à la suite de la *Vulgate* le Pères latins ont appliqué à l'Ange déchu une épithète prophétique d'un roi de Tyr, dont l'orgueil est fustigé dans un oracle.

6°. — *Gêy' (Bén) Hinnôm* > *Géhenne*. — Le toponyme d'âge cananéen dont parle l'Ancien Testament (*Josué*, 15, 8; 18, 16; *Néhémie*, 11, 30) et le *tophéth* de *Gêy Hinnôm*, lieu de culte du Moloch cananéen où l'on brûlait les enfants, se voit frappé de malédiction par le prophète Jérémie et le code du *Lévitique* (*Jér.*, 7, 31-32; 19, 2; 6, 11-14; 32, 35; 2 *Rois*, 23, 10; *Lévitique*, 18, 21; 20, 2-5). Mais les textes-clés des Évangiles consacrent l'étape décisive de l'évolution sémantique qui amène *Géhenne* à désigner l'Enfer du chrétien (*Matthieu*, 5, 22 et *Marc*, 9, 43 et suiv.). Avec τῆν γέενναν τοῦ πυρός, *gehennam ignis* (*Vulgate*), la « géhenne de feu » est devenue — les prédicateurs de terreur, crainte et tremblement aidant — le symbole même des tortures infernales. Rivé à l'imagination populaire, ce mot a contaminé définitivement le vieux-français *gehine* « torture », « tourment », dérivé de *gehir*, *jehir* « avouer », lequel repose sur une base francique (cf. vieux haut allemand *jehan* « avouer »); *gehine*, *geïne* et *gehene* ont abouti à *gêne*. Entre le 15^e et le 17^e siècle, la confusion formelle et sémantique est accomplie : Bossuet emploie *gêne* pour « enfer » et pour dire « tourmenter », « gêner », Commines met *gehener*. Le français contemporain *gêne* / *gêner* a perdu tout lien explicite avec *gehene* : on pourrait encore entendre ce dernier vocable dans le sermon d'un vieil ecclésiastique, mais le mot est moribond⁽¹⁾.

Au départ, un lieu-dit cananéen; longtemps, presque jusqu'à nous, l'Enfer chrétien; et bientôt, un souvenir : le mot est « exorcisé »!

7°. — Le grec *παράδεισος* est un emprunt. La forme originelle est à chercher dans l'avestique *pairidaēza* (cp. babylonien : *pardisu*; syriaque : ܦܪܕܝܣܐ; hébreu biblique : פַּרְדֵּיִם; arabe : فَرْدَوْس; mandéen : *pardisa*, *pardasa*) « parc », « jardin »

(1) Pour les liens historiques entre *gehene* et *gêne*, voir s.v. Bloch et von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 4^e édition, 1964. — Ajoutons que la langue arabe connaît pour désigner l'enfer deux mots *Ĝehennam* جَهَنَّمَ et *Ĝahim* جحيم,

hérités de la tradition biblique; d'où, dongo-lais *ǵehémɛb* (*DNL*, 87 a); pour le mandéen *guhnam*, se reporter à E.S. Drower et R. Macuch, *A Mandaic Dictionary*, Oxford, 1963, p. 83.

d'agrément ⁽¹⁾. Le cadre de la Création en Genèse 2 est « un jardin en Eden » : chacun sait que ce *παράδεισος*, « jardin-paradis » sera magnifié par toutes les traditions judéo-chrétiennes au point de désigner le « lieu » ou l'état de la récapitulation de tout dans le Christ, selon Paul de Tarse; le Jésus historique, sur sa croix, au témoignage de Luc, promet au condamné qui va, comme lui, mourir :

ἀμήν σοι λέγω, σήμερον μετ' ἐμοῦ ἔσῃ ἐν τῷ παραδείσῳ.

Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso. (Luc. 23, 43).

Cette parole de Jésus appelle cet oracle de l'Esprit aux églises : l'*Apocalypse* cite Genèse 2, 9 en évoquant le *bois de la vie* qu'est pour le chrétien la Croix qui, proprement, rouvre le Paradis de Dieu :

Τῷ νικῶντι δώσω αὐτῷ φραγεῖν ἐκ τοῦ ξύλου τῆς ζωῆς, ὃ ἐστὶν ἐν τῷ παραδείσῳ τοῦ Θεοῦ.

Vulgate : Vincenti dabo edere de ligno vitae, quod est in Paradiso Dei mei.

« Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu » (*Apocalypse*, 2, 7).

La réalité a dû être bien humble quand le mythe du jardin des origines naquit quelque part en Mésopotamie du côté de Sumer : décidément les mots — surtout les mots-clés d'une religion, d'une culture — nous donnent la dimension du Temps en nous forçant à faire parler les civilisations antérieures et à scruter, à travers leurs langues, leur pensée. L'histoire des mots est souvent un labyrinthe vertigineux comme le psychisme qu'aucun mot n'épuise et que chacun trahit. L'histoire du contenu des mots, en fait, oriente vers la saisie des *points de rupture sémantique* : à chaque étape d'un « virage » sémantique, qu'il y ait :

- diversification dialectale d'un lexème hérité d'une source attestée ou non,
- usage et usure interne d'un sens donné (extension, sens dits figurés ...),
- hybridation ou contamination de forme ou / et de contenu,
- calque sémantique (exemple : *διάβολος* se charge du sens de *Has-Satan*),
- emprunt,
- transcription pure et simple (exemple : *ἄγγελος* = *angelus*),

⁽¹⁾ Cf. E.S. Drower et R. Macuch, *op. cit.*, p. 363.

le lexème en question passe un « seuil » critique. Ou sa forme s'altère (expression) ou son sens se déplace (contenu) ⁽¹⁾.

Les exemples qui ont été choisis ici appartiennent tous à un contexte religieux fort : toutes les religions qui se réfèrent à une littérature sacrée imprègnent intimement les cultures qui les vivent ou les adoptent historiquement et le choc de cette littérature se répercute plus ou moins dans toutes les langues qui en dépendent ; Véda, Avesta, Bible, Coran ont été ou sont toujours de puissants vecteurs d'évolution sémantique. Chaque lexique reçoit les notions et les concepts du *Livre sacré*, mais chaque milieu lexical réagit à sa façon quand vient l'instant redoutable de nommer Dieu, l'Ange ou Lucifer, Satan ou le Diable, le Paradis ou la Géhenne, l'ÉMENTE ou ΖΑΡΜΙ : le contenu de tous ces noms est biblique et chrétien ; ce contenu ne dépend que du *Livre* pour l'essentiel, même si l'expression remonte en dernière analyse à des langues comme le grec, le latin, l'hébreu, l'avestique ou l'ancien égyptien.

⁽¹⁾ Sur cette formulation propre à la « glossématique », voir Hjelmslev, *Structural Analysis of Language*, *Studia Linguistica*, I, 1947, pp. 69-78.